Zeitschrift: Acta Tropica
Herausgeber: Schweizerisches Tropeninstitut (Basel)
Band: 3 (1946)
Heft: 2

Artikel: Méthodes et instruments de divination en Angola [suite]
Autor: Delachaux, T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-310011

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

(Musée d'Ethnographie, Neuchâtel.)

Méthodes et instruments de divination en Angola.

Par TH. DELACHAUX.

(Suite.)

Pièces divinatoires sculptées et autres.

Après avoir fait l'inventaire de quelques-uns de nos paniers, reprenons une partie de ces pièces reproduites dans les planches I à X.

Nous avons vu que la rondelle de cuir avec caoris cousus représente l'une des figures majeures du panier. Il lui arrive de manquer dans une forte proportion des paniers recueillis. Il faut voir dans ce fait que le vendeur tâche de retenir l'une ou l'autre pièce importante du panier dont il se désaisit à contre-cœur, sachant que le « Blanc » n'y verra rien ! Sur 14 paniers rapportés, six seulement contenaient une telle rondelle, tandis qu'un autre était muni de celle en peau de zèbre (Pl. I. 5) et un autre encore de la rondelle vide (Pl. I. 6). Les boutons de porcelaine sont certainement un succédané, remplaçant les caoris primitifs, coquilles symboliques tirées de la mer souvent lointaine et ornant presque tous les accessoires du magicien (Pl. I. 1-4).

Le personnage au grand masque conique (Pl. I. 12 et 13) est pour les Tyivokwe une figure de première importance, image du plus important de leurs esprits qui préside à la vie, aussi bien au camp d'initiation des jeunes gens que dans le village. Il fait partie des amulettes favorisant la procréation, il orne le grand tambour et le trône du chef et tant d'autres objets. C'est le « tyikusa ». C'est lui qu'implorent les initiés pour demander leur pain quotidien, c'est son image aussi que les femmes portent sur elles pour ne pas rester stériles ! Mais, tandis qu'ici c'est la divinité bienfaisante, nous l'avons retrouvé dans le panier nganguéla, personifiant l'esprit malfaisant ! Il n'est alors qu'un objet d'emprunt qui a changé de signification.

La pièce en forme de croix (Pl. I. 14) découpée dans du métal blanc enduit de cire noire, représente certainement un lingot de cuivre du Catanga et indique son origine de la région du Nord.

Les personnages de la planche II sont ceux dont les gestes indiquent la qualité : mangeur d'âme, pleureuse, esprit, etc. — Le personnage qui porte une main au menton figurerait un esprit ou

un ancêtre. Le musée de Neuchâtel possède une statue de bois montrant ce geste et qui est certainement une effigie d'ancêtre, elle provient des « Bajacca ».

La planche III est entièrement consacrée à la pièce que nous avons appelée « le penseur », par une vague analogie avec celui de RODIN. M. BERGER nous a confirmé l'à-propos de cette appellation. Il s'agit d'une des figurines les plus populaires et sa stylisation donne lieu à une grande variété de formes, qui parfois touche à l'incompréhensible. Le personnage, accroupi en une pose si naturelle, se retrouve au reste fréquemment dans l'art nègre et fournirait prétexte à une monographie des plus intéressantes. Comparons encore la fig. 2 de la Pl. IX avec les fig. 4 et 14 de la Pl. VI.

Plus fréquent encore est le sujet de la Pl. IV. 1 à 12, consacré au coït. Honny soit qui mal y pense ! Le Tyivokwe semble prendre la vie en réaliste et la pruderie n'est pas son affaire. Ces figurines se retrouvent partout en guise de charmes et d'amulettes de fertilité et de richesse. On les retrouve sur les chaises de chefs et comme porte-bonheur dans les paniers de devins et ailleurs.

La « colonne de marche », qui se retrouve aussi en une variante décrite par BAUMANN, est intéressante par sa tendance à se simplifier au point à n'être plus qu'une baguette d'où émergent quatre dents ! La planche V en donne une série suggestive (fig. 1 à 8).

Les figures 1 à 4 de la planche VI sont des personnages consacrés par un caori collé sur la tête au moyen de cire noire. La fig. 8, femme aux jambes liées au moyen d'un fil de laiton, est une sculpture de beau style ancien qui terminait probablement un manche de chasse-mouche ou d'un bâton de magicien. — La fig. 12 montre une curieuse interprétation de la femme qui porte son enfant dans le dos.

Une figure énigmatique est représentée à la planche VII et il semble qu'on soit en présence d'une série montrant le développement d'une même idée. La fig. 1 (face et profil) reproduit une pièce très soigneusement sculptée, représentant un personnage réversible, ayant une tête à chaque bout et dont chaque paire de bras forme les jambes de l'autre ! La fig. 2 est plus laconique ; mais ici, les jambes dépassent de chaque côté. Il y a bien deux paires de membres pour chacun, mais un seul corps pour les deux. Quant à la tête de l'un, elle est formée par les fesses de l'autre et vice-versa. La fig. 3 est l'aboutissement simplifié où nous ne voyons plus qu'un petit ventre médian portant deux paires de jambes opposées. La fig. 4 présente ce que nous venons d'appeler un petit ventre médian, avec un visage sur chacun d'eux, tandis que la fig. 5 montre encore deux ventres distincts. Une stylisation voulue et habile est reproduite à la fig. 6. Enfin la fig. 7 est une fantaisie sur le même

thème, où corps, bras, ventre et jambes ont passé à l'état de pur ornement.

Dans l'amulette portée par les femmes, amulette composée de plusieurs personnages : homme, femme, enfant et tyikusa, nous retrouvons souvent comme accessoires cette pièce et la cuiller double (fig. 8 et 9). Le sens qui est donné à cette figure est celui de quelque chose de merveilleux, d'incompréhensible, et généralement de bon augure. Une autre explication est celle de douteux, à double sens.

L'ayant presque toujours trouvé dans les amulettes favorisant la conception, je pensais qu'il pourrait s'agir d'une variante de stylisation du coït ; mais M. BERGER qui a posé la question à son vieux devin tyivokwe, a reçu une réponse nettement négative.

La planche VIII est consacrée à quelques animaux dont plusieurs sont difficiles à déterminer. Les 1 et 2 sont certainement des chiens, ainsi que le 5, probablement. Le chien joue un grand rôle dans les charmes pour chasseurs. Le 3 est sans doute un crocodile dont le rôle est important dans la vie des riverains des grands fleuves. Restent le 4 et le 6, pour lesquels nous ne hasarderons aucun nom.

La planche IX est consacrée aux pièces les plus caractéristiques du panier tyivokwe récolté par le missionnaire BERGER, en Rhodésie du Nord.

La planche X figure les 26 objets du panier nganguéla du Cubangu (Vila da Ponte) dont les explications ont été données par le R. P. BUNEL.

Cérémonie de divination.

Nous avons donné un rapide aperçu de ces cérémonies lors de la description du panier nganguéla ; nous ne croyons pas inutile d'y revenir plus en détail.

La consultation du panier se fait toujours avec un certain cérémonial qui varie dans des limites assez larges, suivant l'importance du client et peut-être aussi selon les régions ou l'importance du devin. Une bonne description se trouve dans l'ouvrage de V. LOVETT CAMÉRON, « A travers l'Afrique » (1877). Il se trouve dans la province du Bihé, précisément chez les Ovimbundu et les Vatyivokwe. « Pendant que je me trouvais chez Joao (à Cangombo), apparut un féticheur qui avait été mandé pour dire l'avenir à ceux qui s'apprêtaient à partir pour le royaume de Casongo. A côté de cela, il devait soigner des malades et chasser les mauvais esprits. Derrière lui venaient plusieurs acolytes munis de cloches qu'ils battaient de temps à autre au moyen de petites masses de fer. »

« Arrivé à l'endroit favorable, il s'assit, entouré de ses aides, et commença à chanter un chant monotone qu'il accompagnait lui-même au moyen de hochets en forme d'haltères, faits de baguettes assemblées. Pendant ce temps, ses aides frappaient tantôt leurs cloches, tantôt les déposaient pour battre des mains, jouant ainsi le rôle du chœur. Cette entrée musicale terminée, le devin annonça qu'il se mettait à la disposition de ceux qui le voulaient questionner ; pour ce faire, il fallait qu'ils déposent préalablement le prix de la consultation. »

L'instrument dont il se servit alors pour lire les événements cachés était un panier orné de bandes de fourrure et dont le fond était une calebasse. Ce récipient était rempli de coquillages, de figurines en bois sculpté, d'amulettes contenues dans de petits paniers ou dans des paquets et une foule de petits objets sans valeur. »

« Le panier fut vidé de son contenu, et lorsque quelqu'un se présentait pour poser des questions, le devin choisissait quelques-unes des pièces qui lui paraissaient les plus utiles dans le cas spécial et il les remettait dans le panier. Il donnait alors une secousse habilement calculée à ce panier et se mettait à étudier attentivement le mélange et sa composition, pour répondre ensuite à l'anxieux questionneur. »

L'auteur a certainement bien observé cette scène, mais n'a pas pu s'empêcher de faire une remarque comique et dépréciative — au reste fausse — en disant : « Ce mode de divination rappelle celui des vieilles femmes qui, dans les pays civilisés, cherchent à deviner l'avenir dans les feuilles de thé qui tombent au fond des tasses. » Cette remarque, une fois de plus, fait toucher du doigt le peu d'intérêt que l'on a si longtemps manifesté pour ces questions.

Prenons un autre exemple, plus moderne ; c'est celui que donne H. Baumann (1935) observé chez les Vatyivokwe.

« Le devin ou « tahi » s'était peint la poitrine de lignes croisées en sautoir, blanches et rouges. Ses deux acolytes avaient le corps entièrement rayé de lignes blanches parallèles. L'un était couronné d'un panache de plumes et tenait d'une main une coupe pleine d'une eau teintée de terre rouge, de l'autre il brandissait un grand couteau. Ce dernier et son maître débutèrent par une danse ; ensuite le « tahi » s'assit et plaça le panier devant lui, étalant les peaux de genettes et de galago devant lui. La musique qui l'accompagnait était celle du « tyingouvou » (grand tambour à fente) et le « lupele » à deux touches (petit xylophone). Il s'y ajouta le bruit des deux hochets du panier. Au devant était plantée en terre une grande corne de médecine (genre « kakolo »). Le devin questionne tantôt

le client, tantôt il consulte le panier qu'il secoue à chaque reprise trois fois pour en étudier les pièces... »

Voici encore une observation inédite de notre compagnon de voyage et chef de la Mission scientifique suisse en Angola (1932 à 1933), le Dr A. MONARD, qu'il eut l'occasion de relever dans un village tyivokwe de la vallée du Osi, au Sud de Vila da Ponte. Le devin et le consultant étaient tous deux accroupis, seuls sur la place du village. C'était dans le courant de l'après-midi. Le devin donnait un coup sec à son panier tenu des deux mains puis tout de suite il murmurait une interprétation qui était reprise instantanément à haute voix par les deux hommes. La scène dura assez longtemps, toujours de la même façon, et se termina brusquement. Ils se levèrent sans discussion.

Ces trois exemples sont le fait d'observations notées par des témoins non initiés et qui ne nous donnent que l'aspect extérieur de ces cérémonies. Dans celui de CAMÉRON nous relevons le fait que le devin a commencé par vider le panier. Cela contredit toutes les observations et notes que nous avons trouvées. Mais dans le cas particulier, il s'agissait d'une consultation plus ou moins collective où il fallait faire vite. Le devin a donc pu verser le contenu du panier sur une de ses peaux, pour ne reprendre pour chaque client que les pièces essentielles.

De façon générale, le client qui consulte prend une part active à la cérémonie en ce sens qu'il répète les paroles du devin, ou bien il appuie ce qu'il dit par des approbations et des encouragements. Il en est de même des spectateurs.

Consécration du panier de devin.

Les renseignements sur la consécration des paniers sont rares et varient passablement ; mais il est certain qu'une telle consécration existe et montre l'importance que l'on attribue à ces récipients et le rôle de premier plan qu'ils remplissent dans la divination elle-même. C'est même une des différences qui existent entre ces paniers divinatoires et les jeux d'osselets (astragales) qu'emploient les tribus thongas et qui ont été si bien décrits par H. JUNOD. Pour ces derniers, le récipient ne semble, en effet, jouer aucun rôle ; seuls les osselets sont consacrés.

Notre source d'information la plus précieuse sur ce sujet est la réponse que m'a donnée M. ED. BERGER (lettre du 5. X. 1938) après l'enquête qu'il fit auprès du vieux devin tyivokwe rencontré en Zambésie. Voici ce qu'il en dit : « N'est pas devin qui veut. Pour posséder un panier semblable, il faut que le jeune devin consente à faire disparaître d'une façon ou d'une autre un être qui

lui est particulièrement cher, sa propre mère ou l'un de ses enfants généralement. Le devin instructeur aide l'initié à l'acquitter de cette besogne qui est une condition *sine qua non* de son succès futur. Cette tâche est précédée de rites occultes évidemment, qui toujours se pratiquent de nuit et sur un tombeau. De là le novice emporte la puissance de la mort (poison) qu'il emploira à faire disparaître l'être qu'il a désigné au devin qui l'instruit. Après la mort de la victime, le devin novice prélève cheveux, rognures d'ongle, etc., sans oublier une partie des organes génitaux, pénis, ou si la victime est une femme, une partie des petites lèvres. Ces prélèvements sont soigneusement gardés dans le « mushengo », sorte de corne provenant d'une vache sacrifiée aux ancêtres et souvent aussi à la victime proprement dite pour se la rendre favorable. Ils sont aussi conservés dans certaines pièces divinatoires (cornes de petites antilopes soigneusement bouchées) que le devin mêle purement et simplement aux autres figurines de son panier. Ces prélèvements serviront à intéresser le mort au travail du devin (car il n'a jamais su la cause de sa mort) ; il continuera à s'intéresser aux travaux de ceux qui l'aimaient et au devin en particulier, par le fait des liens matériels que celui-ci a gardés de sa victime inconsciente, à laquelle il fait du reste de temps à autre un sacrifice. L'amour du mort est très précieux pour le devin et il lui permettra de pratiquer avec plus ou moins de succès son art, selon sa plus ou moins grande intensité. Ayant déjà un contact matériel permanent avec le mort, il lui suffira de lui prouver son intérêt par des sacrifices occasionnels, peu coûteux du reste.

« Il n'y a que les sorciers, ennemis héréditaires des devins, qui pourront, par de mauvais sorts, briser ce contact avec le mort, source de la puissance divinatoire du devin. Il faudra donc que ce dernier se prémunisse, surtout s'il est novice, contre l'action du sorcier. Il le fera en suspendant à son panier des peaux d'Igouanes, reconnus comme porte-bonheur, ainsi que des carapaces de tortues dûment enduites de médecines. »

C'était la première fois, à notre connaissance, que ce sacrifice humain pour la consécration d'un panier de devin était signalé. On comprend du reste facilement que pareil aveu ne se fait pas à n'importe qui ! En examinant avec soin les paniers rapportés d'Angola, nous avions été frappé par leur apparence de vétusté et les raccommodages qu'ils avaient subis à des époques différentes, la technique employée étant parfois différente. Cette remarque fut à l'origine de cette enquête.

Le panier, s'il n'est rien par lui-même, est donc une partie importante de cet appareil divinatoire par le fait de sa consécration qui est faite une fois pour toutes. Les objets qu'il contient peuvent

augmenter ou diminuer en nombre ; le devin, à mesure qu'il se perfectionne dans son art, trouvera de nouvelles pièces qui lui donneront un jeu plus nuancé. Elles recevront leur puissance magique au contact du panier et de la petite corne qui contient les fameux « prélèvements ».

Si nous comparons la consécration du panier tyivokwe à celle décrite pour le panier nganguéla d'après les renseignements du R. P. BUNEL de la Mission catholique du Cubango, nous pouvons admettre que cette dernière est une forme atténuée de la première. Nous avons l'impression que les Nganguélas ont importé cette méthode des Ovimbundu, de même que les Nyembas qui, au reste, sont leurs proches parents. Les Ovimbundu eux-mêmes, qui sont les voisins directs des Tyivokwe, l'ont probablement pris à ces derniers plus anciennement déjà. Le sacrifice humain n'est pas inconnu aux Nganguéla, puisqu'il est exigé pour devenir « grand chasseur » ; mais d'une part, ce peuple est d'un caractère plus doux, plus pacifique que les Ovimbundu et à plus forte raison que les Tyivokwe, d'autre part, cette méthode du panier divinatoire joue un rôle moins important chez eux.

Pour les Ovimbundu, nous ne possédons aucun renseignement sur la consécration du panier. Elle doit y exister certainement, d'autant plus que cette méthode divinatoire y est très développée. HAMBLY ne nous dit malheureusement rien sur ce sujet pas plus que BAUMANN pour les Tyivokwe.

Pour nous faire une idée de ce qui se passe dans le cerveau du devin, nous sommes obligés de recourir aux travaux de H. JUNOD dont les études sur le sujet sont décidément les plus approfondies ; car il s'est soumis lui-même à une véritable initiation. Il faut lire la description de la fabrication d'un nouveau jeu d'osselets et de l'initiation de l'apprenti par le vieux devin chez les Nkounas, pour avoir une notion claire de la mentalité « magique ». On comprendra alors parfaitement toutes les cérémonies et le comportement général de ces gens dont la logique est complète, une fois leurs croyances admises. L'idée animiste qu'ils ont de la Nature, la croyance aux esprits des ancêtres, qui revêtent des formes bonnes ou mauvaises, l'interprétation des rêves qui permet de croire à la séparation de l'âme du corps pendant le sommeil, la prise de possession d'une personne par un ou plusieurs esprits ; la croyance à la force surnaturelle de certains individus capables de commander à d'autres et même à certains esprits moyennant la connivence d'autres esprits plus forts, tout cela nous aide à comprendre la magie et le climat particulier dans lequel elle se développe.

« N'est pas devin qui veut »... Il faut, en effet, comme c'est le

cas pour le médecin, être possédé d'un esprit pour le devenir. Chez les Nyanéka, comme chez d'autres peuples, on peut cumuler plusieurs de ces professions ou spécialités, à condition d'être possédé par un esprit pour chacune d'elles. Cet esprit est le plus souvent un ancêtre qui demande que tel ou tel de ses après-venants exerce la profession du devin et pour le lui faire comprendre, il le tourmentera, le rendra malade jusqu'à ce que la famille consulte le devin qui enfin trouvera la cause de ce mal. Dès que le néophyte aura commencé son initiation, il retrouvera la santé. Nous avons vu chez les Kwanyama (Ovampo) une devineresse dont l'histoire avait été exactement celle-là ! Une fois les rites de l'initiation accomplis et la cérémonie finale passée, le nouvel initié a le droit de « planter la branche fourchue », c.-à-d. : de créer son autel, ce qui implique à nouveau des rites que le maître doit enseigner à son élève et qui établissent une relation intime entre le vieux maître et son disciple et cela de façon durable. A la mort du premier, le disciple « fera revivre » ou « réveillera » ses drogues en un grand nombre de cérémonies qui auront pour effet d'enlever la souillure qui s'est attachée à eux par cette mort. Ces règles s'appliquent aux médecins aussi bien qu'aux devins.

A chaque nouvelle lune il faudra que le devin lave rituellement ses osselets, afin de les débarrasser de la souillure du mois précédent, et qu'il les frotte ensuite avec du « psanyi ».

Au reste, avant la consécration du nouveau devin, le maître lui a donné une pièce de son propre jeu d'osselets qui régnera dès lors sur le nouveau jeu. Ce sera toujours la pièce qu'il faudra considérer en premier lieu (H. JUNOD) !

Pour le panier divinatoire, il en est de même et c'est la raison pour laquelle les devins qui se décident de se défaire de leur instrument — difficilement du reste ! — tâchent toujours d'en sauver au moins les pièces majeures, ou les plus précieuses à leurs yeux.

Quand H. JUNOD affirme que l'art divinatoire est essentiellement magique, cela semble presqu'une vérité de La Palisse ! Il en est ainsi chez tous les Bantous et il en donne la preuve que voici : « Il n'y a aucun doute que les devins prétendent parfois avoir le pouvoir, non seulement de pouvoir poser un diagnostic, de découvrir les causes et de donner un conseil, *mais aussi d'influencer le cours des événements et de déterminer certains résultats...* Si la magie imitative est à la base de l'art divinatoire, le rôle qu'y joue la magie communioniste est tout aussi grand... Remarquez aussi que le consultant prend les amulettes du patient et les frotte contre les osselets afin que ces derniers soient rendus capables de dire toute la vérité à son sujet. Les amulettes, si elles ont été suspen-

dues au cou du patient pendant la cérémonie du « hondlola », ne contiennent-elles pas ses ongles et ses cheveux ? Elles sont en outre recouvertes de sa « nsila », l'exsudation de son corps, la représentation matérielle de sa personnalité. Par ce contact, le patient fait en quelque sorte partie du « complexe boula » et il lui arrivera à lui-même ce qui arrive aux osselets... Il faut probablement chercher dans cette conception magique de la Nature la raison profonde et cachée pour laquelle les devins professent une foi si ferme en leur art. »

A propos des osselets divinatoires, H. JUNOD dit : « J'eus donc là l'occasion de pénétrer dans les profondeurs de l'esprit bantou qui n'a probablement rien inventé de plus compliqué et de plus typique que ce système de divination. »

Si cet auteur signale quelque part et en passant les paniers à objets hétéroclites, il ne semble pas qu'il les ait étudiés, ou qu'il ait même eu l'occasion d'en voir ; car il aurait été frappé par la ressemblance de cette méthode avec celle qu'il a étudiée. Le jeu d'osselets est une création remarquable que l'on aurait de la peine à retrouver ailleurs ; mais le panier divinatoire est bien près de l'égaler.

Dans nos paniers, toutes ces astragales et autres osselets sont remplacés par des figurines sculptées, représentant les divers personnages : hommes, femmes, jeunes filles, vieillards, jumeaux, esprits, masques, etc., puis les animaux, les ustensiles, armes, tambours, mortiers, et tant d'autres choses. Puis il y a la catégorie des fragments évocateurs : becs d'oiseaux, pieds d'antilopes, pierres, perles de verre de couleur, parties de fusil, rondelles de courge lisses ou rugueuses, cocons d'insectes, dents, griffes. Le nombre d'objets est à peu près le même que pour les osselets : 23 à 25 au minimum. Pour la limite supérieure, le panier laisse une marge plus grande allant au delà de 200, tandis que le grand jeu d'osselets va jusqu'à 70, chiffre qui permet déjà un nombre considérable de combinaisons !

Une différence essentielle peut être recherchée dans le fait que les Bathonga étudiés par JUNOD sont des sédentaires éleveurs de bétail, réfractaires à un art représentatif, dépourvus de masques. Les exemples de sculptures sont rares et médiocres. Il en va tout différemment des Tyivokwe, peuple essentiellement chasseur, partiellement nomade et doué aussi bien pour les arts plastiques que pour la musique. C'est un peuple qui appartient à ce groupe de la région de la Lunda et du haut Cassaï qui comprend les Bayacca, les Baluba, les Bakuba, les Bapende et d'autres encore dont l'art a atteint un niveau considérable. Rien d'étonnant dès lors qu'ils aient trouvé dans les formes traditionnelles de leur art les types de

leurs figurines. Dès que nous nous éloignons de ce centre, les figures sculptées deviennent plus rares et leur qualité diminue. Comme c'est le cas pour les théâtres traditionnels, il existe donc un choix de personnages classiques populaires et que chacun connaît. Au fait ne sommes-nous pas ici en présence d'un véritable théâtre de la comédie humaine ? N'est-ce pas la vie de tous les jours que fait jouer et qu'improvise dans chaque cas le devin ? Ne projette-t-il pas sur sa minuscule scène la vie présente et future de son entourage et ne prend-il pas la place du Dieu qui dicte le Destin ?

On sait à quel point le Noir est sensible et réceptif à la magie de l'image et dès lors il n'y a rien d'étonnant qu'il s'y comporte comme nos enfants devant la scène du Guignol !

H. JUNOD et d'autres insistent sur le sérieux avec lequel le vrai devin procède aux cérémonies de son art. Il se met en relation avec son dieu-ancêtre et lui offre de temps à autre un sacrifice, il lave ses osselets des impuretés du mois et les consacre chaque fois à nouveau. — Notre devin ne reste pas en arrière ; rappelons-nous l'enjeu qu'il a mis pour la consécration de son panier ! La personne qu'il a sacrifiée est la force qu'il s'est ménagée dans l'au-delà, au royaume des ombres. De temps à autre, il ravive son zèle par un sacrifice, car les esprits des dieux-ancêtres ont besoin de nourriture et comme les ombres que naguère Ulysse évoquait pour savoir ce qu'étaient devenus les siens, ils ont soif de sang et ne consentent à répondre que lorsqu'ils ont pu se rassasier.

Le panier divinatoire tyivokwe est donc nettement un moyen qui ressortit de la *nécromancie* et cela n'a rien d'étonnant puisque ce peuple fait partie du groupe de Bantous du centre et de l'Ouest africain chez lesquels les sacrifices humains étaient fréquents jusqu'à une date récente. Pour les Bathonga du Sud-Est, le sacrifice de la chèvre est peut-être l'atténuation d'un sacrifice humain primitif ; mais ce n'est là qu'une supposition.

Summary.

The divination among the primitive tribes has only recently become a subject for study. Missionaries and travellers have, up to the present times, considered this "cult" as objectionable and not worthy of serious investigation. And yet the missionary, on account of his knowledge of the different languages, is the only one capable of making a thorough study of the subject.

In 1932/33, the author participated in the second Swiss scientific expedition to Angola, directed by Dr. Albert Monard. Among other valuable ethnographical material, he brought with him special objects dealing with divination. After his return, he completed the data on hand with information obtained from missionaries.

It was indispensable to establish first the precise terminology and definitions in connection with the subject, and for this, the papers of H. Junod (see bibliography) were of special importance to the author.

The diviner is, as a rule, a particular person who must not be confused with the medicine-man, the magician or the sorcerer.

For divination, different equipments are used. The author briefly describes the hatchet, the pendulum, the bells, and then gives a detailed description of the divination basket. These differ one from the other, being more or less complicated according to whether they are being used by the Nganguela, the Nyemba, the Ovimbundu or the Tyivokwe. The baskets used by the two first-mentioned tribes are generally very simple, while the two latter tribes use more complicated baskets, especially the Tyivokwe, who must be looked upon as the originators of the basket-method.

The baskets contain 20-200 objects, sometimes even more, and these objects may be divided into two categories: 1. figures carved out of wood, bone or ivory, representing human beings or things bearing a special signification, well known to all in the district where the figures are in use; 2. objects of which the signification is not so clearly defined, being more subjective and dependent on the individuality of the diviner.

The consecration of these baskets—this is certain for the Tyivokwe and probably also for the Ovimbundu—can demand a human sacrifice in the person of a near relation of the diviner.

This explains why the objects, in general, are not removed from the basket (or calebasse with basket rim), but simply shaken and those figures lying uppermost are used for divination.

On ten plates accompanying this article, are shown figures of objects found in the baskets, and these will give an idea of their diversity, a same object sometimes varying from a plain copy to a simplified execution which is nothing else than a symbol.

Descriptions of some of the ceremonies complete the present study.

Zusammenfassung.

Die Erforschung der Wahrsagerei bei den primitiven Völkern wurde erst in neuerer Zeit aufgenommen. Da sie von Missionaren und Reisenden als verwerflich angesehen worden war, hatte man sich vorher nie ernsthaft damit befaßt. Und doch ist der Missionar, dank seiner Kenntnis der Sprache, allein in der Lage, gründliche Studien darüber zu machen.

Der Autor hat in den Jahren 1932—1933 an der 2. schweizerischen wissenschaftlichen Expedition in Angola teilgenommen,

welche unter der Leitung von Dr. Albert Monard stand. Er brachte davon wertvolles ethnographisches Material zurück, darunter auch Gegenstände der Wahrsagerei. Nach seiner Rückkehr vervollständigte er seine Angaben darüber durch Umfragen bei Missionaren.

Es handelte sich hauptsächlich darum, die Bezeichnungen und Erklärungen dazu festzulegen. Der Autor hält sich vor allem an die Angaben in den Arbeiten von H. Junod (s. Bibliographie).

Der Wahrsager ist eine Persönlichkeit, die nicht dem Medizinmann, dem Magier oder dem Hexenmeister verwechselt werden darf.

Je nach den Methoden werden verschiedenartige Instrumente verwendet. Der Autor beschreibt kurz das Beil, das Pendel, die Glocken und geht dann näher auf den *Wahrsagerkorb* ein. Dieser zeigt verschiedene, mehr oder weniger komplizierte Abarten bei den Nganguela, Nyemba, Ovimbundu und Tyivokwe. Währenddem die Körbe bei den beiden erstgenannten Völkern im allgemeinen sehr einfach sind, sind sie bei den beiden letzteren meist vielgestaltiger, besonders bei den Tyivokwe, die vermutlich die eigentlichen Urheber sind.

Diese Körbe umfassen 20—200 oder gelegentlich sogar noch mehr Gegenstände, welche zu folgenden zwei Kategorien gehören: 1. Geschnitzte Figuren aus Holz, Knochen oder Elfenbein, welche Menschen oder Gegenstände darstellen, die einen bestimmten Sinn haben und deren Bedeutung allgemein bekannt ist in den Gebieten, wo die betreffende Methode verwendet wird; 2. Gegenstände, deren Bedeutung weniger genau festgelegt, subjektiver und jedem einzelnen Wahrsager eigen ist.

Diese Körbe erhalten eine Weihe, welche bei den Tyivokwe sicher, wahrscheinlich auch bei den Ovimbundu, bis zur Opferung eines Menschen in der Person eines nahen Verwandten des Wahrsagers gehen kann.

Daraus erklärt sich, warum die Gegenstände im allgemeinen nicht aus dem Korb oder sonstigen Behälter in Form einer Kalebasse, mit einem Rand aus Korbgeflecht, herausgenommen werden; dieser wird einfach gerüttelt und dann nach den Figuren gewahrsagt, die obenauf liegen.

Zehn Tafeln zeigen Figuren und Gegenstände aus diesen Körben. Sie geben einen Begriff von der Vielgestaltigkeit dieser Wahrsagerinstrumente und zeigen auch die außerordentliche Vereinfachung in der Darstellung, die bis zum unkenntlichen Symbol gehen kann.

Die Beschreibung von einigen Zeremonien vervollständigen die Ausführungen.